

Cri du coeur

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 16

PDF erstellt am: **16.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225788>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de soixante milles à l'heure, plus de deux millions de kilomètres sans bouger d'un yard !

Béant, je regardai mon interlocuteur et gardai le silence, considérant avec étonnement ce gentleman respectable, d'un âge avancé, et me demandant, en mon for intérieur, si ses méninges ne se ressentaient point des excès d'absorption d'alcool dont il se vantait d'avoir abusé depuis son débarquement.

Le Yankee se rendit compte sans doute de ma stupeur et de l'impression fâcheuse que sa proclamation bizarre avait provoquée, que je le prenais pour un plaisantin, un humoriste, disciple de l'illustre Mark Twain, car il se mit à rire bruyamment, en me jetant un regard de pitié non feinte.

Nos deux compagnons de route avaient suivi notre conversation et ils partageaient ma surprise et, peut-être, mon inquiétude au sujet de la mentalité de l'Américain.

— Le record de la distance sur place et de la vitesse immobile ! murmurai-je, sidéré. C'est un fou !

Et comme je ne cachais point mon ahurissement, il se pencha vers moi, jovial et ricaner :

— Ach ! me confia-t-il, avec un coup de coude familier, j'ai été, à Chicago, pendant trente-cinq ans, garçon d'ascenseur dans un gratte-ciel !

Revi.

LES BEAUTES DE LA LANGUE FRANÇAISE

APPRENDRE le français aux étrangers est une chose parfois bien difficile, car on se heurte souvent à des anomalies de prononciation dont voici quelques exemples. Essayez de lire à haute voix les phrases suivantes. Vous y resterez à quia plus d'une fois.

- « Les poules du couvent couvent.
- « Mes fils ont cassé mes fils.
- « Nous relations toutes relations intéressantes.
- « Nous acceptions les diverses acceptions du mot.
- « Le président et le vice-président président à tour de rôle.
- « C'est un homme fier, mais on peut s'y fier.
- « L'homme politique ne sera pas content si ses adversaires content cette histoire.
- « Ces peuples ont un caractère violent ; ils violent leurs promesses.
- « Ceux qui expédient des lettres anonymes emploient un détestable expédient.
- « Les cuisiniers excellent à confectionner ce mets excellent.
- « Nos intentions sont que nous intentions ce procès.
- « Les poissons affluent à l'affluent.



LA CHANSON DE MADELINE (Suite).

15

Elle pirouetta sur son pivot, et ses doigts étendus élargirent sur le clavier une pluie de notes enthousiastes. On eût dit tout un concert d'acclamations. Et soudain, soulevée en un élan de génie, son regard profond, pour la première fois de sa vie, jetait un étrange éclair, une flamme de volcan sous la neige : il devait embrasser quelque chose d'immense, d'innombrable... A ce public invisible, en s'accompagnant d'arpèges un peu hasardeux, elle lança le cri d'amour le plus passionné qui jamais eût vibré sur ses lèvres. Oh ! je le reconnus, le saluai tout de suite ; c'était la chanson inachevée :

*Tout mon âme, tout mon cœur,
Toute ma joie et ma douleur,
Tout l'univers où vit mon rêve,
C'est ton amour...*

Je la dévorais des yeux ; c'était une autre Madeline, plus grande, plus belle ; si belle !... déjà femme, victorieusement dégagée des langoureux de l'âge ingrat. Oh ! non plus les grâces naïves de l'enfance ; non : un charme troublant, à me rendre fou...

Après ce grand écart de passion, où toute la vie que je n'avais pas vécue se mit à palpiter dans les profondeurs de mon être, je sentis passer sur mon front un souffle doux et subtil ; dans le sourire blanc des ineffables béatitudes :

Sois le repos, la paix, le calme ;

Toi qui descends des cieux sur terre...

Hymne, prière à lèvres à peine remuées, qui traduisait le frémissement de mes lèvres ! Puis, de nouveau, dans la large coulée d'or que le soleil couchant prolongeait jusqu'à nous par une éclaircie de feuillage, jaillit la flamme sainte en un crescendo d'allégresse :

Par ton amour grandit mon âme.

Tu m'as rendu l'orgueil de vivre.

T'aimant, j'aspire jusqu'à toi...

Le piano se referma, durement. Allons ! le rêve était fini ! Madeline m'observait, et mon trouble lui avait plu. Avec un sourire coquet, elle s'en vint tout contre moi, comme une chatte :

— N'est-ce pas André, que j'ai du talent ?

— Ah ! fis-je d'une voix rauque.

Son talent... son talent... C'est elle que je voulais, son sourire, sa bouche, tout enfin, de cette grande fille enfermée seule avec moi, tout près de moi... Je chancelai comme un homme ivre. Mais, tout de suite, dans l'ardeur même de la volupté, se glissait une gêne étrange. Seul, tout seul avec elle !... Et si l'on nous voyait ? La fuir ? L'enlacer dans mes bras, écraser mes lèvres sur ses lèvres ?... Pour cacher mon trouble, et ma pudeur, et la folie, et la furie de mes sens, je me mis à rire, à rire naïvement !

XIII

Je ne voulais plus la connaître !... Elle avait passé l'âge où l'on se roule dans l'herbe, où l'on saute à la corde et bondit comme un chevreau. Un jour vient où jupes de fillettes semblent trop légères pour des jambes bien longues. Un beau dimanche d'avril, où je me mettais en route, entre mon père et ma mère, pour le culte public, elle nous apparut sur le seuil de son jardin, grandie et comme affinée par la robe à longs plis qui lui moulait la taille et l'élégante saillie de la hanche. Elle avait à la main, elle aussi, son livre de cantiques à fermoir d'argent. Dans la douceur du renouveau qui venait de faire tomber sa grosse bourre d'hiver, elle nous souriait, au son des cloches du dimanche, dans tout l'éclat d'une jeunesse fraîche éclosée. Mais je ne voulais plus la regarder !

Tous les jours, elle venait chez nous. Des gammes, des exercices, elle était, depuis longtemps, passée à des morceaux qu'elle déchiffrait en se jouant. Et, maintenant, on l'entendait de loin chanter comme un merle. Tous les laboureurs des environs, et les voyageurs qui s'en vont par la route de Lausanne, s'arrêtaient, en extase, à la porte de mon jardin. J'étais tenté de leur crier : « Vous savez, c'est chez nous qu'elle chante ! Et je pourrais aller m'asseoir à côté d'elle, si je voulais ! » Mais voilà, je ne voulais pas. Quand on m'aurait poussé vers elle à coups de fouet, je me serais buté comme l'âne devant le ruisseau... Elle me faisait peur ? Oh ! non... C'est-à-dire... Enfin, je ne sais pas. Je la cherchais tout le jour, et tout le jour je me cachais d'elle. Tout frémissant, invisible, surnois, je tendais l'oreille en me coulant le long des murs. Je hantais les couloirs dérobés et les portes entr'ouvertes. Oh ! encore ! encore !... Toute ma vie se soulevait vers elle dans une attitude de prière. Quand elle chantait, je tremblais de ne plus l'entendre ; quand elle se taisait, je l'écoutais encore... Mais je ne voulais plus l'écouter !

Vous voyez que je l'évitais ! Et je la saluais à peine, avec le ricanement du lourdaud qui regarde si quelqu'un l'observe. Nous n'allions

plus dans la même école, mais nous prenions encore le même chemin... à dix pas l'un de l'autre, sans échanger une parole. Quand elle venait chez nous passer la veillée, je faisais le rustre pour faire le brave, et ma mère me demandait devant elle :

— Qu'as-tu donc contre Madeline ? On dirait que tu ne l'aimes plus.

A ce mot d'aimer, je devenais rouge comme de la braise, et, avec la grossièreté de l'âge où la voix mue :

— Moi, répondais-je, je n'aime pas les femmes !

Et dix sottises pareilles. Quand mon père était là, je me voyais vertement redressé... J'aurais mieux aimé des coups de bâton. Oh ! si Madeline m'avait vu, dans mon coin, dévorant mes larmes... Mais, toute à ses rêves d'art, s'apercevait-elle seulement de l'être maussade et mal gracieux qui grandissait obscurément à ses côtés ?

Non, je ne voulais plus la connaître, ni la voir, ni l'entendre. Et je ne voulais pas l'aimer ! On me vit même la renier trois fois, avec imprécations, le jour où l'on me fit souffrir à cause d'elle. Les Quenoupe ? Non pas : elles avaient quitté le village à la mort de leur mère. Mais mes bourreaux de camarades m'empêchèrent de m'en réjouir : ils me poursuivaient du refrain imbécile :

— C'est ta bonne amie !... C'est ta bonne amie !...

Que voulaient-ils dire ? Aujourd'hui encore, où je fais métier de peser aux balances en fil d'araignée de la critique tant de termes subtils et désuets, je vois dans celui-ci tout ce que la plus gentille des langues a mis de plus noble et de plus doux. Mais où est l'injure ?... Ils ne m'en blessèrent pas moins jusqu'au sang, et leurs gros rires me sonnent encore aux oreilles. En dénégations indignées, arrosées de larmes de feu, je leur jurai sur mon honneur de grand garçon que je ne connaissais point cette fille-là. Du tout !... Du tout !... : Oui, elle venait chez nous, une fois tous les six mois, pour tapoter sur notre piano. Mais alors, je m'en allais tout de suite. Voisins... voisins... nous n'étions pas tant voisins que ça : je me tais à leur décrire le mur extraordinairement haut (il avait quatre pieds, cinq au plus) bordé d'un rideau de lilas extraordinairement épais, une vraie forêt de Niallin, qui la séparait de moi. Mais, plus je m'échauffais, plus ils riaient fort. Et, à toute mon éloquence, ils répétaient :

— Oui, oui, c'est ta bonne amie !

(A suivre.) Samuel Cornut.

Un mal incurable. — C'est désespérant ! Le docteur lui a conseillé de changer d'air, nous avons tout essayé : la mer, la forêt, la montagne, et il a tous les jours l'air aussi bête.

Cri du cœur. — C'est bizarre, les familles !... Ainsi chez nous, nous étions trois frères ; deux assez intelligents, mais le troisième complètement idiot.

— Tiens ! et que sont devenus les deux premiers ?

Les jolis trousseaux s'achètent toujours

chez L. BROUSOZ

**AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES**



Timbres-poste pour collections

M. Suter, 11, r. Haldimand Lausanne

Tél. 34.366

Achat — Vente — Echange

Envois à choix à collectionneurs.

Albums.

Catalogues, Fournitures philatéliques.

SANTÉ!!!!

En cas d'indisposition subite
Un petit verre de „DIABLERETS”
Redonne de la force, redresse
Le pauvre bougre qui défuntait.

Pour la rédaction : J. Bruy, éd.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.